

p 153m/13

REVUE ARCHÉOLOGIQUE



PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

ALEX. BERTRAND ET G. PERROT

MEMBRES DE L'INSTITUT

A.-H. SAYCE

LES TABLETTES CUNÉIFORMES

DE TEL-EL-AMARNA

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1889

Tous droits réservés

153m/13
Tp



N. B. — Tout ce qui est relatif à la rédaction doit être adressé à M. Alexandre BERTRAND, de l'Institut, au Musée de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), ou à M. G. PERROT, de l'Institut, rue d'Ulm, 45, à Paris.

Les livres dont on désire qu'il soit rendu compte devront être déposés au bureau de la *Revue*, 28, rue Bonaparte, à Paris.

L'administration et le Bureau de la *REVUE ARCHÉOLOGIQUE* sont à la LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

La *Revue Archéologique* paraît par fascicules mensuels de 64 à 80 pages grand in-8, qui forment à la fin de l'année deux volumes ornés de 24 planches et de nombreuses gravures intercalées dans le texte.

PRIX :

Pour Paris. Un an.....	30 fr.		Pour les départements. Un an..	32 fr.
Un numéro mensuel.....	3 fr.		Pour l'Étranger. Un an.....	33 fr.

On s'abonne également chez tous les libraires des Départements et de l'Étranger.

1 p 125 m 173

LES TABLETTES CUNÉIFORMES

DE TEL EL-AMARNA



Nous avons déjà eu l'occasion de signaler brièvement à nos lecteurs la trouvaille de tablettes à inscriptions cunéiformes dans la Haute-Égypte, à Tel el-Amarna (*Revue*, juillet-août 1889, p. 140). L'importance de cette découverte pour l'histoire ancienne de l'Orient est telle qu'il nous a paru utile de la faire connaître ici avec détail. A cet effet, nous avons traduit le mémoire lu par M. le professeur Sayce au *Victoria Institute* de Londres, dans sa séance annuelle du 4 juin 1889. L'auteur a bien voulu relire nos épreuves et apporter quelques modifications à sa rédaction première. Nous prions notre savant ami d'agréer tous les remerciements de son traducteur.

S. R.

Pendant l'hiver de 1887 à 1888, une des découvertes archéologiques les plus extraordinaires et les plus inattendues des temps modernes a eu lieu dans la Haute-Égypte. L'Égypte a toujours été le pays des surprises, mais la dernière en date est peut-être la plus étonnante qu'elle nous ait encore apportée. Environ à mi-chemin entre Minieh et Assiout, mais sur la rive droite du Nil, s'élèvent des collines qui marquent l'emplacement d'une cité ancienne, aujourd'hui nommée Tel el-Amarna. Elles couvrent les restes de la capitale construite par Aménophis IV, ou *Khu-en-Aten* « le roi hérétique », comme il est appelé familièrement dans les histoires de l'Égypte monumentale. Seul parmi les Pharaons de son pays, il abandonna la religion et les traditions de ses pères et s'efforça d'imposer à ses sujets une nouvelle forme de croyance. Renonçant au culte d'Amen de Thèbes, de Ra d'Héliopolis, de Ptah de Memphis, il se fit l'adrateur du disque solaire, où il reconnaissait l'image et le symbole de la Divinité Suprême.



Le culte du disque solaire trahit évidemment une influence syrienne. C'est en Syrie que le Dieu solaire était l'objet principal du culte, bien qu'il y fût adoré sous diverses formes. C'est là aussi que son symbole particulier était le disque solaire, muni d'ailes placées latéralement qui marquaient son énergie toujours présente. Le disque solaire ailé peut avoir été, à l'origine, d'invention babylonienne, mais il se répandit de bonne heure chez les autres populations sémitiques de l'Orient. Nous le trouvons au-dessus de l'image d'un roi sur un monolithe de Birejik, actuellement au Musée Britannique, et il caractérise spécialement les monuments des Hittites ou Hétéens. Il est vrai que le même symbole se rencontre de temps en temps en Égypte ; M. Flinders Petrie l'a trouvé sur un monument de la V^e dynastie et il surmonte l'inscription d'un roi de la XI^e qui est conservée au Musée de Boulaq ; mais sa rareté indique qu'il a été emprunté du dehors, et ce n'est qu'à l'époque des envahisseurs Hycsos et lorsque les guerres asiatiques de la XVIII^e dynastie mirent les Égyptiens en contact avec la Syrie et la Mésopotamie que nous voyons ce symbole occuper une place importante dans l'art de l'Égypte. Comme les idées religieuses auxquelles il était associé, c'était une importation de l'Asie sémitique.

Nous savons maintenant que la mère d'Aménophis IV était de naissance asiatique. Les conquêtes d'Aménophis III, un des plus grands parmi les grands monarques de la XVIII^e dynastie, avaient étendu l'empire de l'Égypte jusqu'aux rives de l'Euphrate. Dans ces régions il confinait à celui de Tuisratta, appelé sur les tablettes cunéiformes roi de *Mitana*, district que Tiglathpileser I^{er} place sur la rive droite de l'Euphrate, vis-à-vis la forteresse hittite de Carchemish. Sur l'une des tablettes cunéiformes du Musée de Boulaq, le nom de ce pays est écrit *Mitana-nanu*. Les Égyptiens l'appelaient le pays de *Nahrina* ou des « Rivières » et comprenaient aussi sous cette désignation la contrée à l'ouest de l'Euphrate jusqu'au cours de l'Oronte. C'est l'*Aram-Naharaïm* ou « Syrie des Deux Rivières » de l'Écriture, et c'est

de là que Chuhsan-rish-athaïm vint opprimer Israël à l'époque d'Othoniel (*Juges*, III, 8-10). Chushan-rish-athaïm doit avoir été un des successeurs du grand-père d'Aménophis IV.

Pendant quelque temps après la mort de son père, Aménophis IV se conforma extérieurement à la religion officielle de l'Égypte, ou, du moins, il ne s'efforça point de la remplacer par une autre. Mais le temps arriva où l'hostilité latente entre le roi et le puissant sacerdoce de Thèbes prit la forme d'une lutte aiguë. Aménophis trouva difficile, sinon impossible, de rester dans la capitale de ses pères. Accompagné des autres adeptes de la foi nouvelle, il quitta Thèbes et se construisit une nouvelle capitale aux confins du désert vers le nord. Là il prit le nom de Khu-en-Aten, « la gloire du disque solaire », tandis que ses architectes et ses sculpteurs mettaient au service de la religion nouvelle un style d'art particulier et que les potiers eux-mêmes décoraient leurs vases avec des couleurs et des dessins d'un type nouveau.

Les archives de l'empire furent transférées de Thèbes à la nouvelle résidence et placées dans le palais royal, qui s'élevait au milieu de jardins à l'extrémité nord de la cité. Mais l'existence et la prospérité de la capitale de Khu-en-Aten furent de courte durée. Quand le roi mourut, il ne laissa que des filles, dont les époux revêtirent successivement le pouvoir royal. Leurs règnes furent courts et il est même possible que plus d'un d'entre eux ait partagé le pouvoir avec un de ses beaux-frères. En tous cas, au bout de peu de temps, rois et peuple revinrent aux anciennes croyances. La religion que Khu-en-Aten avait essayé d'introduire resta sans adeptes, les étrangers asiatiques que lui et son père avaient préposés aux hautes fonctions de l'État furent chassés du pouvoir, et la nouvelle capitale devint un désert qui ne devait plus jamais être habité. Le grand temple du Disque Solaire tomba en ruines comme le palais royal et les archives de Khu-en-Aten furent ensevelies sous les ruines de la salle où elles avaient été rangées. Elles y restèrent, protégées par le sable, jusqu'à ce que les *fellahin*, à la recherche du

sebâkh ou terre nitreuse, qui leur sert d'engrais pour leurs cultures, les eussent enfin ramenées à la lumière.

J'arrivai au Caire peu de temps après cette découverte et comme aucun assyriologue n'avait encore vu les tablettes de Tel el-Amarna, j'étais naturellement très désireux de les étudier. Quelques-unes avaient été acquises par le Musée de Boulaq; les autres, portées au Caire, étaient tombées entre les mains de particuliers et avaient déjà été transférées ailleurs. Par suite d'un regrettable malentendu, je ne pus examiner celles qui étaient entrées au Musée égyptien, et ce ne fut que peu de temps avant mon départ, au mois d'avril 1888, que M. Bouriant, le directeur de l'École archéologique française, en obtint environ une douzaine qu'il me permit amicalement de copier. Malheureusement, toutes ces tablettes étaient plus ou moins mutilées et j'y cherchai vainement une indication chronologique. L'une d'elles, cependant, contenait une référence à « la conquête d'Amasis » (*kasad Amasi*), et comme l'histoire de l'Égypte ne connaît que deux rois de ce nom — le fondateur de la XVIII^e dynastie et le contemporain de Nebuchadnezzar — je fus amené à conclure qu'il s'agissait de ce dernier. Nous savions déjà que l'Égypte avait été envahie par le grand monarque chaldéen, et, puisque les formes des caractères tracés sur les tablettes appartenaient à la variété babylonienne de l'écriture cunéiforme, et non pas à la variété assyrienne, il me parut nécessaire de reconnaître dans les tablettes de M. Bouriant des monuments de la campagne de Nebuchadnezzar en Égypte. Quant aux trois cylindres au nom de Nebuchadnezzar que possède le Musée de Boulaq, j'ai appris depuis qu'ils avaient été apportés de Bagdad et qu'ils n'avaient pas été découverts, comme on le croyait, du côté du canal de Suez, dans la région de Tel-Defenneh ou Tahpanhes.

Il y avait pourtant une difficulté qui s'opposait à cette manière de voir. Sur l'une des tablettes de M. Bouriant, on lit le nom de Gimti ou Gath; or, il est à peu près certain que Gath avait cessé d'exister avant le VI^e siècle.

Après mon départ, la question fut définitivement élucidée. Plus de 160 tablettes avaient été offertes au Musée de Vienne et achetées par celui de Berlin. Là, elles furent examinées par deux jeunes assyriologues, MM. les D^{rs} Winckler et Lehmann, qui y reconnurent bientôt des lettres et des dépêches envoyées à Aménophis III et à son fils Aménophis IV, expliquant ainsi du même coup comment elles avaient été découvertes à Tel el-Amarna. Une autre collection de 82 tablettes provenant de la même trouvaille fut acquise par le Musée Britannique et, pendant l'hiver de 1888 à 1889, la courtoisie de MM. Grébaut et Brugsch-Bey me mit à même de copier et d'étudier à loisir la collection du Musée de Boulaq. Cette dernière ne contient pas seulement les tablettes que je n'avais pu voir au printemps précédent, mais d'autres encore qui avaient été subséquemment acquises par M. Grébaut.

Ma visite à Tel el-Amarna, au mois de janvier 1889, confirma l'opinion de M. Grébaut qu'il n'y restait plus de tablettes à découvrir. La collection avait été recueillie tout entière au même endroit, qui me fut indiqué, et les auteurs de la trouvaille avaient ramassé jusqu'aux moindres fragments. Il est possible, cependant, qu'un petit nombre de pièces soient restées entre les mains des marchands indigènes; mais, en somme, on peut affirmer que l'ensemble des tablettes est aujourd'hui entre les mains d'Européens. Nous pouvons donc savoir, en substance, ce qu'elles ont à nous apprendre.

Et c'est là une bien merveilleuse révélation! Nous découvrons qu'au xv^e siècle avant notre ère, un siècle avant l'Exode, des relations littéraires actives existaient, à travers le monde civilisé de l'Asie antérieure, entre la Babylonie, l'Égypte et les petits États de la Palestine, de la Syrie, de la Mésopotamie et même de la Cappadoce orientale. Ces relations avaient pour instruments la langue et l'écriture compliquée de la Babylonie. Il suit de là que, dans tout l'Orient civilisé de cette époque, il existait des bibliothèques et des écoles, où la langue et la littérature babyloniennes étaient enseignées. Le babylonien était

alors la langue de la diplomatie et de la société instruite, comme le français l'a été dans les temps modernes, avec cette différence que, tandis qu'il n'est pas difficile d'apprendre à lire le français, le syllabaire cunéiforme ne peut être maîtrisé qu'au prix de plusieurs années d'attention et de travail. Nous pouvons maintenant expliquer la signification du nom de la cité chananéenne voisine d'Hébron, qui semble avoir été une des villes les plus importantes de la Palestine méridionale. *Kirjath-Sepher*, ou « la Ville des Livres », doit avoir été le siège d'une bibliothèque fameuse, comprenant surtout, sinon exclusivement, comme le trésor de Tel el-Amarna, des tablettes d'argile portant des caractères cunéiformes. Puisque cette ville s'appelait aussi Debir, ou « le Sanctuaire », nous pouvons en conclure que les tablettes étaient conservées dans son temple principal, à la manière des bibliothèques de l'Assyrie et de la Babylonie. Peut-être sont-elles encore enfouies dans le sol, attendant le jour où la pioche d'un explorateur nous les rendra.

L'influence littéraire de la Babylonie, à l'époque qui précède la conquête de la Palestine par les Israélites, explique aussi la rencontre des noms de divinités babyloniennes parmi les populations de l'Occident. Moïse meurt sur le sommet du mont Nebo, qui reçut son nom du dieu babylonien de la Littérature, auquel était consacré le grand temple de Borsippa ; le Sinâi lui-même, la montagne « de Sin », atteste le culte du dieu lunaire babylonien *Sin* au milieu des solitudes du désert. *Moloch*, ou *Malik*, était une divinité babylonienne comme *Rimmon*, le dieu de l'Air, qui donna son nom à plus d'une localité palestinienne ; *Anat*, l'épouse d'*Anu*, le dieu du Ciel, donna le sien à Anah en Palestine et à Anathoth, la ville des « Déesses Anat. » Les analogies qui ont été constatées entre les cosmogonies de la Babylonie et de la Phénicie comportent probablement une explication analogue. Là aussi, les idées religieuses et philosophiques des populations de Chanaan ont été façonnées par leurs maîtres babyloniens. Une des tablettes de Tel el-Amarna, aujourd'hui au Musée de Boulaq, mentionne une légende au sujet

de Namtar, la divinité babylonienne de la Destinée et de la Peste.

Ce furent la marche des Hittites du nord vers le sud, les guerres sanglantes entre eux et Ramesès II, qui dévastèrent la Palestine, enfin la conquête de Chanaan par les Israélites, qui semblent avoir mis fin aux anciennes relations littéraires entre les populations de l'Asie occidentale et fait tomber dans l'oubli la langue et l'écriture babyloniennes. Les Hittites s'introduisirent comme un coin entre les Sémites de l'Orient et de l'Occident, tandis que les Israélites détruisaient les cités et la civilisation des Chananéens, déjà épuisés par l'invasion hittite et les campagnes du Pharaon égyptien. Nous savons par l'Ancien Testament que Kirjath-Sepher, avec sa bibliothèque, fut une des villes détruites par Othoniel pour ne jamais se relever (*Josué*, xv; *Juges*, 1). La connaissance de l'écriture cunéiforme cessa de s'étendre à l'ouest de l'Euphrate et pendant quelque temps les habitants de la Syrie durent se contenter des hiéroglyphes hittites. Mais le temps était proche où les marchands phéniciens allaient inventer, pour représenter leurs idées ou dresser la liste de leurs cargaisons, une meilleure méthode que les formes pictographiques encombrantes introduites par les montagnards du Taurus. Les caractères de l'alphabet hiératique égyptien furent adaptés par eux aux besoins de leur activité commerciale et, dès le x^e siècle avant J.-C., nous trouvons l'alphabet phénicien déjà parfaitement constitué.

Parmi les tablettes de Tel el-Amarna aujourd'hui à Berlin et à Londres, il y a quelques documents émanant du roi babylonien Burna-buryas, le fils de Kuri-galzu, qui régnait vers 1430 avant J.-C. Mais la plupart ont été écrits par des personnes étrangères à la Babylonie et pour qui le babylonien était une langue apprise. Un grand nombre sont des dépêches d'officiers égyptiens résidant en Palestine et en Syrie, dont beaucoup portent des noms sémitiques. Ils jettent une lumière aussi curieuse qu'inattendue sur l'histoire intérieure du pays à l'époque où les Chananéens l'occupaient encore.

Dans le présent mémoire, je vais me borner à l'examen des tablettes appartenant à M. Bouriant et au Musée de Boulaq, tablettes que j'ai copiées moi-même ; elles comprennent quelques-uns des documents les plus importants de toute la série.

Ceux qui concernent la Palestine réclament d'abord notre attention. Ils confirment le témoignage des monuments égyptiens et indiquent que les cités de la Palestine reconnaissaient la suzeraineté du monarque de l'Égypte. Les affaires de la Phénicie étaient aux mains d'un gouverneur égyptien, qui porte le nom sémitique de Rib-Addu ou Rib-Hadad, et qui était assisté par les nommés Yapa-Addu et Aziru¹. Plusieurs de ces dépêches concernent la ville de Tsumura ou Simyra, la Zemar de la *Genèse* (x, 18), qu'il décrit dans l'une d'elles comme « très fortement située, à la manière d'un oiseau dont le nid est perché sur un précipice ». A la fin de la même dépêche, mention est faite du « roi de Mitana » ou Aram-Naharaïm, du « roi de Tarkusi » et du « roi des Hittites », ainsi que d'un certain « Yankhan, le serviteur du roi de Yarimuta » ; mais la tablette est trop mutilée pour que nous puissions dire si les relations du fonctionnaire égyptien avec ces personnages étaient amicales ou hostiles. Une autre lettre du même officier nous apprend qu'il possédait deux navires et que certains animaux lui avaient été apportés par Yapa-Addu. Dans une troisième tablette, il semble que la ville de Sidon soit nommée ; celles de Berlin mentionnent Tyr, Acre et Megiddo.

Le territoire des Philistins, commandant l'extrémité septentrionale de la route qui menait d'Égypte en Palestine, occupa naturellement l'attention des Égyptiens. Une des tablettes appartenant à M. Bouriant, bien que brisée à la fin, est très intéressante à cet égard. Elle se lit comme il suit : « Au roi mon seigneur, parle ainsi : ton serviteur Aruki (ou Arudi) dit : (Aux pieds du roi) sept fois sept fois je me prosterne... Quand

1. Le nom *Rib-Addu* peut aussi se lire *Rip-Dadu*. Yapa-Addu, ou Dadu, signifie probablement « Hadad est beau » (de יפה) et Aziru paraît être le nom biblique אציר.

une incursion eut lieu, Milki (Melech) [roi] du littoral (marcha) contre le pays du roi mon seigneur, commandant les troupes de la cité de Gedor (*Gaturri*), les troupes de la cité de Gath (*Gimti*) et les troupes de la cité de Keilah (*Kilti*). Ils conquièrent le pays de la cité de Rabbah (*Rubute*) dépendant du pays du roi, appartenant aux Confédérés (*Khabiri*). Et de nouveau il détruisit entièrement la cité du pays d'Ururusi, la cité du dieu Uras¹, dont le nom (en ce lieu) est Marru (Marnas), la cité du roi, dépendant de la localité des hommes de Keilah, et douze cités de mon roi. » Deux petites tablettes du Musée de Boulaq, l'une et l'autre malheureusement brisées par le milieu, nous donnent des informations complémentaires sur les affaires de la Palestine méridionale. L'une d'elles peut être traduite comme il suit : « Au roi mon seigneur, mes dieux, mon Dieu-Soleil, par lettre je parle, moi Su-arda-ka, ton serviteur, la poussière de tes pieds. Aux pieds du roi mon seigneur, mes dieux, mon Dieu-Soleil, sept fois sept fois je me prosterne. Le roi de... s'émut pour faire la guerre. Dans la cité de Keilah (*Kilti*) il fit la guerre contre toi pour la troisième fois ; plainte me fut portée. Ma cité qui m'appartient adhéra (?) à moi. Ebed-tob envoya aux hommes de Keilah. Il envoya quatorze pièces d'argent, et ils marchèrent contre mes derrières et ils envahirent les domaines du roi mon seigneur. Keilah, ma cité, fut enlevée à ma juridiction par Ebed-dhabba. Le parc (?) du roi mon seigneur et la forteresse de Baal-Nathan et la forteresse de Hamor (l'Amorite) furent soustraites à sa présence et à sa justice. Lab-api, celui qui hésite en parlant, occupa la forteresse de... ninu, et quand Lab-api, avec Ebed-dhabba et [ses compagnons], occupa la forteresse de... ninu, le roi [envoya] à son serviteur... »

Lab-api est mentionné de nouveau sur l'autre tablette que j'ai signalée. Ce qui en reste se traduit ainsi : « Et aussi la cité de Pir(qar), la forteresse qui est sur le devant de ce pays, appar-

1. M. Sayce m'écrit qu'il s'est demandé s'il ne fallait pas lire ici *U-ru-sa-lim*.

tenant au roi, je l'ai rendue fidèle. A cette époque la cité de Gaza (*Khazati*), appartenant au roi, qui est sur le bord de la mer, à l'ouest du pays des cités de Gath et Carmel (?)¹, tomba au pouvoir d'Urgi et des hommes de Gath. Je m'avançai dans mon char (?) pour la seconde fois et nous marchâmes en avant (sortant d'Égypte). Lab-api et le pays que tu possèdes [passèrent] pour la seconde fois aux hommes d'Hébron, les Confédérés (*Khabiri*) de Milki-ar'il, et il prit (leurs) fils comme otages (?). En même temps il exprima leurs désirs aux hommes du district de Kirjath (*Qarti*) et nous défendîmes la cité d'Urusi. Les hommes de la garnison que tu avais laissés là furent réunis par Khapi (*Apis*), mon messenger. Addasi-rakan dans sa maison de la ville de Gaza [envoya des messagers] au pays d'Égypte. »

L'emploi du mot *Khabiri*, qui se trouve dans ce dernier texte et dans le premier, semble prouver que nous devons le traduire par « les Hébronites » plutôt que par le substantif commun « les Confédérés. » Ce mot peut jeter quelque lumière sur l'origine de la cité d'Hébron, née d'une confédération de tribus qui avaient un sanctuaire commun, et peut expliquer pourquoi ce nom ne se rencontre pas sur les monuments égyptiens. Kirjath est peut-être Kirjath-Sepher, bien qu'on y puisse aussi reconnaître Kirjath-Arba, l'ancien nom d'Hébron. Pour Milki-ar'il, son nom est formé comme Melchizedek ou Malchiel, et doit être interprété « Moloch est Ar'il ». Ar'il, l'Ariel d'Isaïe (xxix, 4), signifie *héros*², de sorte que lorsque le roi Mesha (*Mésa*) déclare dans l'inscription de Moab qu'il a enlevé les ארלים de יהוה et דודה, nous devons entendre par là qu'il a emporté les « héros » consacrés qui protégeaient les sanctuaires israélites de Yahveh et de Dodah.

Dodah est le même nom que nous rencontrons ailleurs sous les formes de *Dodo*, *Dod* et *David*; jusqu'à présent, il ne s'était pas trouvé en dehors du texte de l'Écriture, bien que le féminin *Dido*

1. Il est difficile de dire s'il faut lire *Irmila* ou *Kirmila*.

2. Le même mot est traduit par « hommes semblables à des lions » dans les anciennes versions de II Sam., xxiii, 20. Le sens en a été établi par un papyrus égyptien.

prouve qu'il a été connu des Phéniciens; l'assyrien *Dadu*, correspondant au syrien *Hadad*, dérive d'ailleurs de la même racine. Mais l'une des tablettes de Tel el-Amarna, au Musée de Boulaq, nous enseigne maintenant que Dûdu ou David était un nom en usage chez les Sémites longtemps avant l'époque du fondateur de l'empire d'Israël et même avant celle de l'Exode. Cette tablette est une lettre adressée par Aziru à son « seigneur et père » Dûdu. Nous avons déjà fait la connaissance d'Aziru, qui était un des lieutenants de Rib-Addu en Phénicie, et il est possible que sa lettre à son père ait été écrite de cette contrée. Le milieu de la tablette est endommagé; ce qui reste se lit comme il suit : « A Dûdu, mon seigneur (et) père, je parle, moi Aziru, ton fils, ton serviteur; aux pieds de mon père puisse régner la paix! O Dûdu, maintenant... les fondations du palais de mon seigneur ont été posées et je (les) ai établies pour (construire) un temple... Et maintenant, ô Dûdu, mon père, plante les jardins et je vais m'occuper de la fille (du roi). [Regarde], ô mon père et seigneur, je vais m'occuper de la fille... J'ai surveillé la plantation (des jardins) et j'ai planté les arbres... Je suis le serviteur du roi mon seigneur [qui vient] d'exécuter les ordres du roi mon seigneur [et] les ordres de Dûdu, mon père; j'observe (tout) jusqu'à son retour... il a envoyé un soldat et m'a laissé venir à toi. »

Il appert de cette lettre que Dûdu ou David occupait une haute position à la cour de Pharaon, et que, comme son fils, il fut probablement employé à tracer les jardins de plaisance qui entouraient le palais du roi égyptien. Il est même possible qu'il ait été un Hébreu; en tous cas, ce nom ne s'est pas encore rencontré dans une inscription phénicienne, alors que nous savons qu'il a été porté par des Israélites. Aziru est vraisemblablement aussi l'Ezer biblique.

La Phénicie paraît avoir été, vers le nord, le point extrême où le pouvoir direct de l'Égypte se soit étendu. Ce qui est certain, c'est que les lettres qui arrivaient de Syrie et de Mésopotamie au monarque égyptien lui étaient adressées par des princes qui se disaient ses « frères », et non par des fonctionnaires qui



étaient les « serviteurs » du roi. Sans doute, beaucoup de ces princes n'étaient qu'à demi-indépendants et devaient, en cas de guerre, porter leurs contingents aux troupes égyptiennes. Un de ceux qui correspondaient le plus souvent avec le Pharaon était le roi d'Alasiya, pays situé à l'est d'Arvad, dans le district occupé plus tard par Homs et Hamath, mais qui paraît avoir possédé aussi un port sur le littoral. Le nom de ce pays a été lu *Arosha* ou *Arsa* par les égyptologues, mais les textes cunéiformes nous en font connaître aujourd'hui la vraie prononciation. Une tablette de Boulaq, très bien conservée, contient une lettre du roi d'Alasiya, avec une étiquette en caractères égyptiens hiératiques qui se lit ainsi : « Correspondance du prince de la contrée d'Alasha. » Voici le texte de la lettre : « Au roi de Mitsri (Égypte), mon seigneur, je parle par lettre, moi, le roi du pays d'Alasiya, ton frère. Je suis en paix et puisse la paix être avec toi ! Sur ta maison, tes filles, ton fils ¹, tes femmes, tes nombreux chars, tes chevaux et ton pays de Mitsri, puisse régner la paix ! O mon frère, mon ambassadeur a soigneusement apporté un précieux cadeau pour eux et a écouté ta salutation. Cet homme est mon ministre, ô mon frère ! Soigneusement il leur a porté le précieux cadeau. Mon ministre n'a pu amener mon navire avec eux. » Il y a une autre lettre au Musée de Boulaq qui émane certainement du roi d'Alasiya, bien que le début manque ; nous y lisons : « Maintenant, je [l']ai envoyé comme cadeaux un... de bronze, trois talents de bronze dur, la défense d'un éléphant, un trône et la coque (?) d'un navire. Ces présents, ô mon frère, cet homme [les porte dans] le navire du roi [mon seigneur], et toi, en retour, envoie-moi soigneusement un précieux cadeau. [Et] toi, ô mon frère, [écoute] ma requête et donne-moi le... que j'ai demandé. Cet homme est le serviteur du roi [mon] seigneur ; mais le charpentier avec moi n'a pas terminé (son travail) en surplus des autres présents ; cependant, ô mon frère, envoie-moi le précieux cadeau soigneusement. »

1. Peut-être pouvons-nous inférer de cette mention du fils du Pharaon que la lettre était adressée à Aménophis III et non pas à Aménophis IV.

La mention du *sinnu sa biri* ou « défense d'éléphant » est intéressante. Nous savons, par les inscriptions égyptiennes, que Thouthmès II chassait les éléphants sauvages dans les environs de Ni, près d'Alep, et que, quatre ou cinq siècles plus tard, Tiglath-pileser I^{er} fit de même aux environs de Carchemish.

Le roi d'Alasiya n'est pas le seul souverain étranger dont le Musée de Boulaq possède des missives. Une des tablettes de la collection commence ainsi : « [A N]imutriya, le roi d'Égypte, [je parle] par lettre, moi, [Ris-takul]la-sin, le roi du pays de Babylonie. Ma paix soit [avec toi] et avec ta femme, tes enfants, [ta maison], tes chars et tes chevaux; sur toutes tes [possessions] puisse toujours régner la paix! » La lettre ajoute que le père de celui qui l'a écrite a autrefois donné sa fille, Irtabi, au Pharaon égyptien et que Nimutriya a envoyé en retour des présents au père d'Irtabi. Après être monté sur le trône, le prince babylonien « envoya de nouveau un ambassadeur » en Égypte; et, six ans plus tard, le Pharaon fit porter par son ambassadeur, Salma'si, trente *maneh* d'or, outre une certaine quantité d'argent. L'objet de la lettre est d'apprendre au monarque égyptien que d'autres présents venant de son beau-frère sont en route pour ses États.

La Babylonie est appelée ici Kara-Duniyas, nom qu'on lui donnait à l'époque de la dynastie Kassite. Un autre potentat qui correspondait avec les rois égyptiens régnait sur un pays dont le nom est malheureusement perdu, une brisure de la tablette ayant fait disparaître les caractères qui le composaient. La lettre commence ainsi : « [Je suis] Subbi-kuzki, le roi du pays de... ma(?)-ti; à Khûri[ya], le [roi d']Égypte, [je parle] par lettre. [Puisse] la paix être avec toi, puisse la paix être [avec ta femme], tes enfants, ta maison, tes soldats, [tes] chars [et sur] le milieu de ton pays puisse toujours régner la paix! O mon frère, mon ambassadeur que j'ai envoyé à ton père et la requête que ton père fit au roi, disant : « O prince, prenons conseil ensemble », je ne les ai pas contremandés. » Le scribe royal demande ensuite pourquoi il n'a pas été accusé réception des présents qu'il a

envoyés en Égypte et ajoute qu'il en expédie plusieurs autres, parmi lesquels une coupe d'argent pesant cinq *maneh* et une seconde coupe d'argent pesant trois *maneh*, ainsi que deux autres objets en argent du poids de dix *maneh*.

De toutes les tablettes actuellement à Boulaq, la plus intéressante porte une missive assez longue et bien conservée adressée par Tarkhundaras, roi du pays d'Arzapi, à Nimutriya ou Aménophis III, le Pharaon d'Égypte. L'en-tête et un ou deux mots techniques sont en assyrien sémitique, mais le reste est rédigé dans une langue inconnue. Les idéogrammes employés montrent que les formules de salutation initiales sont les mêmes que dans d'autres lettres de potentats étrangers au roi égyptien, et cette constatation nous met en mesure de déterminer le sens des mots écrits phonétiquement qui s'y rencontrent. Ainsi le pronom possessif « mon » est exprimé par l'affixe *mi*, et le pronom « ton » par *ti*, *tim* et peut-être *ta*, qui devient *tu* quand il est ajouté comme suffixe au mot signifiant « arbres. » Ces deux pronoms offrent une singulière ressemblance avec les vocables correspondants dans les langues indo-européennes. *Bibbi* signifie « char » et *bibbid*, « les chars » ; *kalatta* semble signifier « frère. » *Ganeda* équivaut à « beaucoup » et *khuman-sakh(?)*-*in* à « puisse régner la paix » ; *sakh(?)*-*an-ta* signifie « ton offrande de paix » et *khalu-garitsi*, « un messenger ». Or, Tarkhundaras est un nom hittite, comme les noms de Tarkhu-nazi et Tarkhu-lara qu'on lit sur les monuments assyriens, et le nom de Tarkondémos sur la célèbre applique bilingue; le nom de la contrée où il règne, *Arzapi*, nous fait penser à *Rezeph* (II Rois, xix, 42), au nord-ouest de la Mésopotamie. Je suis donc tenté de reconnaître, dans la langue de cette missive, un des dialectes qui se dérobent encore au déchiffrement sous les hiéroglyphes des inscriptions hittites. L'objet de la lettre est la description de divers présents envoyés par Tarkhundaras au Pharaon par son ambassadeur, *Irsappa*, en retour de la fille de Pharaon, qui lui avait été donnée pour épouse. Parmi ces présents, il y avait 20 *maneh* d'or et 400 sicles de plomb. La lettre mentionne « le prince des Hittites »

(*Khatte*), qui, à ce qu'il semble, vivait dans les montagnes d'Igaid¹.

Il y a d'autres allusions aux Hittites dans les tablettes de Boulaq. J'ai déjà parlé de la dépêche de Rib-Addu, dans laquelle il est question des rois de Tarkusi et des Hittites, ainsi que du royaume voisin de Mitana ou Naharaïm. Une autre tablette d'argile noire, malheureusement très altérée et mutilée, nous apprend que « à cette époque le roi des Hittites fut pris dans le voisinage du pays de Kutiti (et) les rois de Mittanni et Nabuma » se joignirent à la guerre. Une dépêche aujourd'hui à Berlin contient une requête urgente d'une des villes de Syrie, demandant du secours contre les Hittites, dont les forces s'avançaient vers le sud.

Un des faits qui résultent le plus clairement de l'étude des tablettes est celui-ci : non seulement une langue sémitique était l'instrument des relations littéraires entre le Pharaon d'Égypte et ses officiers au dehors, mais les Sémites eux-mêmes étaient en possession d'emplois élevés à la cour du monarque égyptien. Ainsi nous trouvons Dùdu, ou David, appelé par son fils « mon seigneur » et occupant, à ce qu'il semble, le second rang après le roi; à côté des lettres écrites par des fonctionnaires à nom égyptien (comme Khapi ou Hapi), la collection de Boulaq en possède d'autres qui émanent d'officiers à nom sémitique, comme Rib-Addu, Sam-Addu (« Shem est Hadad ») de « la cité de Samkhuna », Dasru, Bu-Daddu (le Bedad biblique) et Milkili (le Malchiel biblique). On trouve même dans l'une d'elles le nom assyrien Su-arda-ka. Un torrent de lumière se répand ainsi sur une période de l'histoire d'Égypte qui présente un haut intérêt pour l'étude de l'Écriture. Malgré le silence des monuments égyptiens, nous pouvons maintenant comprendre ce que signifiait la tentative d'Aménophis IV pour remplacer la religion traditionnelle de l'Égypte. Le roi était, à tous égards, un asia-

1. Suivant les « Voyages du Mohar » (traduction de Brugsch), le pays d'Igaid était limitrophe de celui des Hittites au nord d'Alep.

tique. Sa mère, qui semble avoir été une femme de caractère, capable de dominer non seulement son fils, mais son mari, venait de la région de l'Euphrate et amenait avec elle un cortège d'Asiatiques, les idées et la religion de l'Asie. La cour égyptienne fut ainsi sémitisée. Les favoris et les officiers du Pharaon, ses généraux, ses correspondants au dehors portent des noms qui trahissent leur origine chananéenne ou même israélite. Si Joseph et ses frères avaient trouvé faveur chez les princes Hycsos d'une époque plus ancienne, leurs descendants furent également bien accueillis à la cour du « roi hérétique ».

Nous ne devons donc pas nous étonner si Aménophis IV se trouva obligé de quitter Thèbes. La vieille aristocratie eût pu lui pardonner son hérésie religieuse, mais elle ne pouvait souffrir qu'il lui préférât des favoris étrangers. L'avènement de la XIX^e dynastie marque le succès de la réaction indigène contre la prédominance des Sémites vers la fin de la dynastie précédente. Ce n'est pas le fondateur de la XVIII^e dynastie, mais celui de la XIX^e, qui fut « le nouveau roi qui ne connaissait pas Joseph. » Depuis que les progrès de l'égyptologie ont montré que Ramesès II était bien le Pharaon qui opprima les Israélites, il était difficile de comprendre comment un si long intervalle que toute la période de la XVIII^e dynastie pouvait séparer ce monarque du « nouveau roi », dont l'avènement paraît avoir été suivi presque immédiatement par la servitude et l'oppression des Hébreux. Les tablettes de Tel el-Amarna prouvent maintenant que cette difficulté n'existe pas. Jusqu'à la mort de Khu-en-Aten, les Sémites exercèrent plus d'influence en Égypte que les Égyptiens eux-mêmes.

Nous comprenons aussi maintenant la légende sous laquelle Manéthon a dissimulé l'histoire de l'Exode¹. Aménophis, le fils de Ramesès, nous dit-il, était désireux de voir les dieux, comme son prédécesseur Oros, et alors, suivant l'avis du sage Aménophis, le fils de Paapis, il fit transporter tous les lépreux d'Égypte,

1. Josèphe, *Contre Apion*, I, 26-35.

au nombre de 80,000, dans les carrières sur la rive droite du Nil. Parmi ces hommes était un prêtre d'Héliopolis, Osarsiph, dans le nom duquel la première syllabe sacrée de *Joseph* a été remplacée par le nom du dieu égyptien Osiris. Après quelque temps, Aménophis se retira en Éthiopie, les lépreux (qui avaient dans l'intervalle été transportés dans la ville déserte d'Avaris), s'étant révoltés avec l'aide des descendants des Hycsos, alors fixés à Jérusalem. Pendant treize ans, l'Égypte fut mise à feu et à sang, ses temples furent pillés et les images des dieux détruites ; ce ne fut qu'à la fin de cette période funeste qu'Aménophis revint d'Éthiopie avec son fils Séthos et chassa l'ennemi commandé par Osarsiph, qui avait pris le nom de Moïse. Séthos est évidemment Sétî II, Ramesès étant Ramesès II et Aménophis le fils de Ramesès II, Méneptah, sous le règne duquel se place l'Exode. Oros, dont Aménophis désirait imiter la conduite, était un roi de la XVIII^e dynastie et occupe la place de Khu-en-Aten dans la liste de Manéthon. Dans les tablettes de Tel el-Amarna, Khu-en-Aten est généralement appelé Nimkhururiya, nom correspondant au *praenomen*, lu jusqu'ici par les égyptologues *Noferkheperu-Ra* ; mais, comme nous l'avons vu, Subbi-kuzbi, dans la lettre mentionnée plus haut, lui donne le titre abrégé de Khûriya, qui est exactement l'Oros de Manéthon. Il semblerait donc que la tradition égyptienne a associé Aménophis IV, sous lequel les Sémites et leur religion devinrent prédominants en Égypte, avec Méneptah, le Pharaon de l'Exode. Comme l'a indiqué le professeur Erman, Aménophis, le fils de Pa-Apis, doit être Amen-hotep, le fils d'Hapi, qui éleva le colosse de Memnon à Thèbes durant le règne d'Aménophis III.

En ce qui concerne la date de l'Exode, les nouvelles tablettes confirment les théories auxquelles étaient arrivés précédemment les égyptologues et qui ont été si brillamment confirmées par la découverte de l'emplacement de Pithom due à M. Naville. Vers la fin de la XVIII^e dynastie, la Palestine était encore chanaanéenne ; l'invasion des Israélites n'avait pas encore eu lieu et la seule suzeraineté étrangère reconnue par les cités palestiniennes

était celle de l'Égypte. Entre Chanaan et l'Égypte, il y avait des relations étroites et continuelles. Les villes de la Palestine avaient des garnisons égyptiennes et, bien que ses gouverneurs portassent des noms sémitiques, ils étaient des officiers du roi d'Égypte. L'influence et la suprématie égyptiennes s'étendaient à travers la Syrie jusqu'aux rives de l'Euphrate; les conquêtes des Hittites au nord et celles des Israélites au sud n'avaient pas encore repoussé l'Égypte en Afrique et creusé comme un abîme entre l'Orient et l'Occident du monde civilisé.

C'est maintenant seulement que nous commençons à apprendre combien cette civilisation du vieux monde était avancée. Nous en savons déjà assez pour reconnaître l'importance de ce fait nouveau pour l'exégèse de l'Ancien Testament. Longtemps l'école dite critique a tacitement admis que non seulement l'usage de l'écriture était rare en Palestine avant l'époque de David, mais même qu'elle y était pratiquement inconnue. Quelle confiance historique pouvait-on accorder aux anciennes annales du peuple hébreu, dans l'hypothèse qu'elles ne devaient pas avoir été fixées par l'écriture avant une période où l'histoire du passé était devenue traditionnelle et mythique? Mais cette hypothèse ne peut plus être admise aujourd'hui. Longtemps avant l'Exode, Chanaan avait ses bibliothèques et ses scribes, ses écoles et ses lettrés. Les annales du pays, il est vrai, n'étaient pas écrites à l'aide des caractères phéniciens sur la surface périssable du papyrus; la matière de l'écriture était l'impérissible argile, les caractères employés étaient ceux du syllabaire cunéiforme. Une nouvelle lumière se répand ainsi sur les listes royales telles que celle qui est contenue dans le xxxvi^e chapitre de la *Genèse*. Pourquoi ne verrions-nous pas là un extrait des chroniques d'Édom, écrites à l'origine avec le syllabaire cunéiforme de Babylonie? Une connexion avec la Babylonie est indiquée par la Bible, lorsqu'elle dit que Saül vint de « Rehoboth » ou « les rues de la ville près de la rivière » Euphrate¹, surtout si nous nous

1. *Genèse*, xxxvi, 37 : « Et Samlah étant mort, Saül de Rehoboth lès-l'eau fut roi à sa place. » *L'eau* ou *la rivière* signifie *l'Euphrate*.

rappelons que Saül, ou Sawul, est le nom babylonien du dieu solaire. Bien que Kirjath-Sepher ait été détruite par les Israélites, d'autres cités mentionnées par les tablettes de Tel el-Amarna, comme Gaza, Gath, ou Tyr, restèrent indépendantes, et nous ne pouvons imaginer que les vieilles traditions de la civilisation et de l'écriture aient été oubliées dans aucune d'elles. Dans le morceau que l'école critique considère comme le plus ancien reste de la littérature hébraïque, le Cantique de Déborah, on trouve une allusion aux scribes de Zabulon « qui manient la plume de l'écrivain » (*Juges*, v, 14); nous n'avons plus de raison maintenant pour interpréter ces mots d'une manière détournée et pour transformer le scribe en chef militaire. Seulement, il est vraisemblable qu'à cette époque les scribes employaient le syllabaire cunéiforme et qu'ils ne se servaient pas encore de l'alphabet phénicien.

Entre les mains d'écrivains comme Stade, la critique est arrivée au plus haut degré de scepticisme; mais, de même que pour l'histoire grecque primitive les découvertes de M. Schliemann et d'autres nous ont obligés à remettre en discussion les sentences négatives portées avec assurance il y a vingt ans, à reconnaître un *substratum* de vérité dans les anciennes traditions — de même nous pouvons espérer avec confiance que les découvertes archéologiques nous permettront sous peu de reconstruire cette histoire d'Israël, que la critique moderne voudrait effacer presque tout entière. Quoi qu'il en soit, les tablettes de Tel el-Amarna ont renversé la première assise sur laquelle reposait une bonne part de cette critique négative et ont prouvé que les populations palestiniennes au milieu desquelles s'établirent les Israélites, dont elles reçurent en héritage la culture, étaient aussi lettrées que les habitants de l'Égypte ou de la Babylonie. Si nous devons désormais révoquer en doute le fait qu'Othniel, le Kennizite, prit la ville de Kirjath-Sepher et défit les troupes du roi d'Aram-Naharaïm, ce doit être au nom d'autres arguments que la prétendue ignorance littéraire des Hébreux et des tribus voisines dans ce temps-là.

Il m'est impossible d'insister maintenant sur les nombreuses autres informations dont les tablettes de Tel el-Amarna viennent enrichir l'étude de l'histoire ancienne. C'est ainsi, par exemple, qu'elles répandent de la lumière sur la prononciation de l'ancien égyptien par des épels comme Nimutriya et Nimmuriya pour le prénom d'Aménophis III, lu jusqu'à présent Ra-mât-neb et Ramâ-neb; l'étymologie que j'ai proposée du nom de Moïse¹ reçoit par elle une frappante confirmation. J'avais émis l'idée que ce nom est l'équivalent exact du mot babylonien *Masu*, « un héros », épithète qui, comme j'essayai de le faire voir, était appliquée au Dieu Solaire. Une année après la publication de mon travail, une des tablettes de M. Bouriant vint prouver que mes conclusions étaient justes. Dans une dépêche de Zinarpi au roi égyptien, le Pharaon est appelé, comme à l'ordinaire, « le Dieu Soleil qui surgit du Jour Divin », et le texte ajoute, dans une parenthèse, « dont le nom est Masu. » Ceci prouve non seulement que le terme « Masu » était appliqué au Dieu Solaire, mais qu'il était attribué au Pharaon d'Égypte lui-même un siècle avant la naissance de Moïse. Il est possible qu'à une époque postérieure le sémitique *Masu* ait été confondu avec l'égyptien *mesu*, signifiant « fils », et l'hébreu *Mosheh* ou Moïse avec *Mes*, « le prince de Kush » sous le règne de Ramesès II, donnant ainsi naissance à la légende rapportée par Josèphe de la campagne de Moïse en Éthiopie; mais il est impossible d'admettre que le grand législateur de la nation hébraïque puisse avoir continué à porter toute sa vie un nom égyptien.

Il y a pour nous, dans la découverte des tablettes de Tel el-Amarna, un enseignement d'un autre genre et d'une application plus immédiate à nos études. Cette précieuse collection ne peut pas être la seule de son espèce. Ailleurs, tant en Palestine et en Syrie qu'en Égypte, des archives semblables doivent encore être enfouies sous le sol. L'argile cuite ne redoute ni la pluie ni la moisissure et le climat de la Palestine doit avoir conservé in-

¹ Sayce, *Hibbert lectures on the religion of the ancient Babylonians*.

tactes les bibliothèques figulines. Sans doute, de pareilles bibliothèques attendent encore la pioche du fouilleur dans les ruines de villes comme Gaza ou Kirjath-Sepher, ou dans d'autres dont les restes sont ensevelis sous les hauts *tumuli* de la Judée méridionale. Pourquoi la Palestine, le pays sacré de nos croyances, doit-elle rester inexplorée, alors que dans toutes les autres régions du vieux monde oriental les chercheurs du passé, la pioche en main, rivalisent d'activité fiévreuse? Pourquoi trouve-t-on des ouvriers et de l'argent pour exhumer l'histoire ensevelie de la Grèce primitive, alors que l'on se contente de relever les débris épars à la surface du sol de la Palestine? Il n'y a plus grand' chose à y découvrir qui ait survécu au naufrage de tant de siècles; c'est seulement dans le sein de la terre protectrice que l'on trouvera, cachées et conservées, les précieuses reliques du passé. Les tablettes de Tel el-Amarna fournissent une raison sérieuse d'espérer qu'on les découvrira, si on les cherche comme il faut, et que nos enfants, sinon nous-mêmes, apprendront un jour comment vivait le peuple de Chanaan à l'époque des Patriarches, comment les conquérants hébreux s'établirent au milieu d'eux alors qu'« il n'y avait pas encore de roi en Israël ».

A. H. SAYCE.

(Traduit par Salomon REINACH.)



ERNEST LEROUX, éditeur, rue Bonaparte, 28

VOYAGE D'EXPLORATION

DE

HUÉ EN COCHINCHINE

PAR LA ROUTE MANDARINE

Par C PARIS

Chargé de la construction du télégraphe en Annam.

Un beau volume in-8, avec 6 cartes et 12 gravures inédites . . . 7 fr. 50

MISSION SCIENTIFIQUE AU CAUCASE

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES ET HISTORIQUES

Par J. DE MORGAN

TOME PREMIER : *Les premiers âges des métaux dans l'Arménie russe.*

TOME SECOND : *Recherches sur les origines des peuples du Caucase.*

Deux volumes grand in-8, avec nombreuses cartes, planches et dessins. 25 fr.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

Par A. HEINRICH

Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Lyon.

TOME SECOND. — In-8. 7 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

RÉPERTOIRE DES SOURCES IMPRIMÉES

DE LA

NUMISMATIQUE FRANÇAISE

Par Arthur ENGEL et Raymond SERRURE

3 beaux volumes in-8 30 fr.

ESSAIS DE GRAMMAIRE HISTORIQUE NÉO-GRECQUE

Par JEAN PSICHARI

Deux beaux volumes in-8. 23 fr. 50

L'Institut, dans sa séance générale, vient de décerner le prix Volney à ce savant ouvrage.

ANGERS, IMP. A. BURDIN ET C^{ie}, RUE GARNIER, 4.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

3^e SÉRIE, TOME III

NOZHET EL HADI. Histoire de la dynastie Saadienne au Maroc,
par MOHAMMED ELOUFRANI. Traduction française par O. Houdas. Un volume
in-8 15 fr.

TOMES V et VI.

Recueil de textes et de traductions, publiés par les professeurs de
l'École des langues orientales vivantes, à l'occasion du Congrès des orienta-
listes de Stockholm. Deux beaux volumes in-8, avec planches. . . . 30 fr.

MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE AU CAIRE

TOME I, fascicule 4.

Les Momies royales de Déir el Bahari, par M. MASPERO. In-4, avec
27 planches. 50 fr.

TOME III, fascicules 1 et 2.

Les Hypogées royaux de Thèbes, par M. E. LEFÈBURE. Notices des
Hypogées et tombeau de Ramsès IV. Deux fascicules in-4 60 fr.

TOME III, fascicule 3.

Les Monuments coptes du Musée de Boulaq, par Al. GAYET. Un
volume in-4, avec 100 planches, dont deux en chromolithographie . 40 fr.

TOME V, fascicule 1.

Le Tombeau de Rekhmara, publié par M. Ph. VIREY. In-4 avec planches.
Prix 40 fr.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

(SECTION DES SCIENCES RELIGIEUSES)

TOME I^{er}. Recueil de Mémoires des professeurs de la section. Un
beau volume in-8. 7 fr. 50

ALBUM ARCHÉOLOGIQUE

DES

MUSÉES DE PROVINCE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. ROBERT DE LASTEYRIE

Première série. — In-4, avec 80 planches en héliogravure (sous presse).